Deuxième Année — N° 29. Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 16 Mai 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Les morts qui s'obstinent..... Louise Bodin
Les Femmes au Ministère..... Georges Yvetot
La Guerre aux Enfants (suite)..... Véra Starkoff
Les Ennemis du peuple..... Fernand Morelle
Libres Propos..... Marianne
La Presse..... Ermenonville
Les Idées et les Livres..... Waldemar George
Marie Bonnefoy (suite)..... A. Sartoris

Les Morts qui s'obstinent

Au milieu du cataclysme dans lequel notre vieux monde semble sombrer et sombre sans doute réellement, alors que sous nos pieds s'ouvre un abîme où tombe sans parvenir à le combler tout ce qui fut notre fierté, notre joie, notre idéal : au moment où tout oscille autour de nous et où nos mains ne rencontrent plus rien à quoi se raccrocher il y a des institutions caduques qui s'obstinent à durer. Ainsi dans un tremblement de terre, dans le bombardement d'une ville ou d'un village on voit encore, intacts au milieu du désastre, quelques vieilles poutres, quelques vieux chicots de murs, quelques débris inattendus... Je ne sais si les romains, à l'époque des Grandes Invasions, se sont rendu un compte exact de ce qui leur arrivait, à eux, à leur pays, au monde entier. Un auteur contemporain leur a bien fait dire dans un drame ou mélodrame : « Nous autres hommes de l'antiquité » ce qui dénote évidemment un sens historique peu commun, mais je me demande s'ils eurent vraiment l'intuition que l'antiquité finissait et faisait place au Moyen-Age !

Comme en réalité l'esprit humain n'a pas progressé dans le domaine des idées et des sentiments, ni les nerfs dans le domaine des sensations et comme les romains, beaucoup moins sauvages que nous, n'étaient certainement pas plus bêtes, il est probable qu'ils comprirent et qu'ils éprouvèrent tout ce qui actuellement peut émouvoir ou désespérer nos âmes et nos cœurs modernes. Car ils avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et de la chair pour souffrir. Ils ne reconnurent pas Rome, ni les autres villes d'Italie qui leur étaient familières. Ils alaient dépaysés, presque étrangers parmi des éléments nouveaux, submergés par un flot tumultueux aux courants irrésistibles. Ils comprirent qu'un fossé immense séparait le passé du présent et que ce qui était sur l'autre bord n'existait plus ne pouvait plus revivre. Ils comprirent qu'eux-mêmes n'étaient plus que des corps sans âme et que jamais ils ne retrouveraient cette âme qu'ils avaient perdue.

Et sans doute, s'ils eussent été pourvus de l'équivalent de ce qui est chez nous l'Académie Française, la Comédie Française et les Salons — français ou nationaux — ils eussent été stupéfaits de les voir persister et s'obstiner à travers le chaos où avaient succombé tant de nobles forces humaines, où avaient péri tout le printemps et toute la moisson de leur race.

De l'Académie Française, je ne dirai rien. Il faudrait des volumes... Elle passe nos espérances. J'imagine que Richelieu lui-même n'en reviendrait pas, lui qui voulut mettre les écrivains en tutelle comme il y mettait la noblesse, de constater que les Académiciens ont eu cette prétention, couronnée de succès, de gouverner la France, de lui imposer leur conceptions de politique intérieure, étrangère et guerrière, de lui suggérer ses ministres, de manifester leur activité et leur volonté compassées à propos de tout et de rien.

Mais je voudrais dire l'impression de décrépitude, de rabâchage sénile, de procédés démodés, qu'on peut emporter en l'an 1918 — après quatre ans de guerre — d'une visite aux Salons des Champs-Elysées, d'une représentation à la Comédie-Française, ces deux piliers d'une société qui fut peut-être belle et jeune avant que la plus sanglante et la plus tragique des épreuves la dépouillât violemment de tous les artifices, costumes, maquillages et perruques, par lesquelles elle essayait de donner l'illusion.

Aux salons des Champs-Elysées, Bonnat, Bail, Humbert, Cormon, Flameng, J. G. Laurens et tant d'autres, académiciens ou non — tant d'œuvres mornes, ternes, prudentes — à la fois éducatrices et esclaves du goût médiocre de la majorité, attentives à ne pas le choquer, à ne pas l'étonner tout en ayant l'air de lui imposer des tendances ou des idées nouvelles.

A la Comédie-Française, la Course du Flambeau, *pièce de Paul Hervieu, académicien qui fit grand bruit jadis est jouée par*

la grande artiste qui en créa le rôle principal. Je dis hélas ! car il est infiniment triste de voir le déclin, la ruine d'une créature exquise qui put être justement qualifiée de divine — mais son ardeur à durer, me paraît le symbole de ces choses finies qui s'obstinent dans une époque qui ne leur appartient plus.

Alors, c'est « cela », cette littérature convenue, ces personnages truqués, toutes ces situations invraisemblables inventées pour les besoins de la cause pour prouver une thèse qui vous a des airs profonds et qui est exposée par un raseur... C'est « cela » qui fait agir et vivre toute cette humanité falote. C'est dans de telles petites et mesquines souffrances qu'ils se complaisent, qu'ils s'analysent et qu'ils s'absorbent... Cette mère stupide qui ne peut d'abord supporter l'idée du mariage de sa fille et qui, lorsque sa fille est mariée, ne peut supporter l'idée qu'elle suivra son mari où les nécessités de la vie lui imposent d'aller ; ces gens ruinés auxquels on a bien soin de laisser leur élégance et leur cadre luxueux pour ne pas indisposer un public qui n'admet que les vices mondains et les audaces mondaines, et les sentiments mondains, et les déconfitures mondaines — c'est devant cela que des milliers de gens graves, l'élite, spectateurs, littérateurs ou critiques, ont hoché la tête, et se sont complu dans des considérations psycho-philosophiques à l'infini. Tous les personnages de cette pièce, insupportable à l'ouïe comme à la vue, sont d'un bout à l'autre dans un état de frénésiequi finit par stupéfier et par provoquer l'hilarité la plus bienfaisante. Et pourquoi ! ! !

Ah ! Grand Dieu, nous avons vu mieux depuis ! Nous avons touché le fond des souffrances et des misères humaines — nous savons maintenant ce qui est réellement tragique et pitoyable et nous ne pouvons plus admettre le spectacle de ces égoïsmes d'oisifs, de boursiers ou de faiseurs d'affaires, ces aventures sans intérêt d'êtres qui se croient le nombril du monde et qui ignorent tout ce qui n'est pas eux. Nous savons maintenant le bouleversement des continents, l'écrasement des nations, le massacre et la torture de peuples entiers ; la terre baigne dans le sang et dans les larmes ; nous avons vu la férocité, la sauvagerie, le mensonge et nous en avons pâli jusqu'au cœur d'une pâleur qui nous laissera son froid de glace jusqu'à l'heure du tombeau. Nous ne pouvons plus nous intéresser à des fantoches qui n'ont ni cerveau, ni cœur sous leurs habits à la mode d'avant-guerre.

Verrons-nous jaillir des décombres, à travers lesquelles nous errons chancelants, un art, une littérature vraiment nourris de vie, de vérité, vraiment soucieux d'observation, de clairvoyance, étrangers aux préocupations commerciales ou officielles. Des artistes se révèleront-ils, malgré tant de générations de jeunes artistes disparues, qui voudront s'appuyer sur la foule humaine sanglante et lacérée et lui donner par les moyens d'expression accordés aux hommes toute la lumière, toute la sincérité qui lui sont dues, pour sa joie, pour sa récompense — et pour son perfectionnement ?

Louise BODIN.

« LA PLEBE »

La Plèbe, organe hebdomadaire des syndicalistes, libertaires et socialistes restés internationalistes, vient d'être suspendue *sine die*.

Nous n'en sommes plus à revendiquer la liberté de fait. Mais nous demandons à toutes ces organisations de se placer sur le terrain de la légalité, où la censure prétend se tenir. Un gouvernement peut-il, sur ce terrain, supprimer un journal sans faire connaître de raisons légales ?

Les Femmes au Ministère

On voit la femme « à la peine » partout, aussi bien dans les administrations que dans l'industrie ; aussi bien au bureau qu'à l'usine.

La femme, dans l'actuel développement de la production, en raison même de la pénurie des bras masculins, a sa large place sur le marché du travail. C'est un fait qui me semble incontestable.

Cela devient une curiosité de dilettante, une observation facile, délicate et artistique pour les désœuvrés ou pour le passant attentif, que la sortie d'une grande administration de l'Etat ou d'une grande usine de guerre.

Quand toutes les abeilles sortent ensemble de la ruche, plus d'un frelon, se délecte. C'est un coup d'œil superbe.

Que de jeunes filles fraiches et fortes, gaies et rieuses sont, pendant de longues heures enfermées en ces locaux mal agencés, mal aérés, mal appropriés.

Les locaux en question ne sont pas toujours, je l'assure, des modèles d'hygiène. On pourrait même dire qu'ils sont trop souvent le contraire.

Je connais certains locaux de Ministère où s'engouffrent chaque jour des milliers de femmes pour s'adonner entièrement à un travail de paperasserie, nécessaire sans doute, mais non moins ennuyeux que long, dans une atmosphère viciée.

Les unes sont assises, d'autres sont debout ; quelques-unes du commencement jusqu'à la fin de la journée ne font que monter et descendre des escaliers.

Parfois les fenêtres sont continuellement fermées dans les sous-sols de nos palais nationaux ou quand elles sont ouvertes c'est un courant d'air dangereux.

L'air et le soleil peuvent tenter... l'air et le soleil ne sont pas pour les employées du ministère enfouies au-dessous du niveau du sol en de vastes pièces qui n'étaient pas destinées, certainement à murer comme en un caveau immense tant de jolies filles, tant de jeunes femmes obligées de gagner leur vie par un travail assidu.

On n'a pas assez songé à leur santé. L'excuse toujours, c'est que l'agencement est provisoire.

Quoi qu'il en soit. c'est un spectacle réjouissant de se trouver à la sortie de ces employées de l'Etat, en plein jardin des Tuileries, sous la verdure, parmi les fleurs.

Ces Midinettes sont tellement heureuses de se trouver en plein air, sous les rayons d'un soleil printanier que les oiseaux ont beaucoup de peine à couvrir de leurs cris joyeux le ramage de ces charmantes employées du Ministère.

Mais si vous avez du cœur et de la pitié, veuillez donc regarder un peuple près la physionomie agréable de la plupart d'entre elles et vous découvrirez facilement, malgré la poudre de riz rose, malgré aussi le rouge artificiel des lèvres — à cause de cela même — les ravages de l'anémie, et peut-être de la tuberculose parmi cet essaim aimable d'abeilles.

C'est ce qu'a pu faire, plus d'une fois, par goût et par devoir l'observateur, s'il n'est pas simplement l'artiste en quête de jolis minois, de tournures charmantes, de profils suggestifs !

Songez qu'il y a une chose à laquelle on ne songe pas assez avant d'employer un nombreux personnel ; c'est de lui assurer le maximum d'hygiène. On fait vite ; on fait mal et l'on croit avoir ainsi tout fait.

Si j'étais M. Klotz, — je ne dis pas M. Clémenceau — bien que celui-ci pourrait faire au ministère de la guerre ce que son collègue devrait faire au Ministère des Finances — si j'étais M. Klotz, je me paierai discrètement le coup d'œil. Je voudrais voir les frimousses de mon charmant personnel, dans les sous-sol du Pavillon de Flore, par exemple.

Car pour un ministre c'est une grosse responsabilité que celle de la santé de beaucoup de jeunes femmes, veuves ou refugiées, ou de jeunes filles orphelines ou fiancées, les mères pour ce lendemain de la guerre où la nation doit se refaire.

Toutes ces femmes, employées de ministère, ont le droit de dire à M. le Ministre :

« Nous avons rempli les formalités nécessaires pour être acceptées comme employées de votre ministère. Nous voulons y remplir tout notre devoir ; mais nous vous rappelons que nous travaillons pour gagner honnêtement notre vie. S'il n'y a pas d'hygiène en vos locaux somptueux du Louvre et des Tuileries, nous y gagnerons la mort ! Songez-y Monsieur le Ministre ».

A cela, M. Klotz, certainement répondra :

« Mesdames, assez de braves sont morts pour que vos droits soient reconnus et respectés, je veux songer à vous qui êtes l'avenir ! »

Et M. Klotz aurait raison.

Georges YVETOT.

LA GUERRE AUX ENFANTS (1)

« La loi humaine est telle que seul le perfectionnement intérieur peut améliorer la vie de chacun et de tous. Quant aux moyens de la violence exercée par les uns sur les autres, ils sont extérieurs et ne font que propager le mal et lui servir d'exemple, ils en font une boule de neige qui grossit sans cesse et de plus en plus éloigne les hommes de l'unique possibilité d'améliorer véritablement leur vie.

Les gardiens mêmes de l'ordre et de la morale, sous forme de lois, usant de plus en plus souvent et avec de plus en plus de cruauté de la violence et des crimes qu'ils justifient par la suggestion du mensonge donné pour de la religion. La pensée s'en affermit dans les hommes que la loi de leur vie n'est point de s'aimer et s'entr'aider, mais de lutter l'un contre l'autre et de s'entre-dévorer. »

TOLSTOI.

Chères lectrices de *La Voix des Femmes*, comment vous communiquer mon trouble par ce temps où l'insensibilité est devenue une vertu officielle et l'émoi d'une âme, un crime. Une enfant de vingt ans qui paraissait en avoir seize, s'est présentée à moi avec un petit être dans ses bras, tout ridé encore de la surprise que lui infligeait la lumière du monde. Il avait dix jours et déjà subissait les affres de la misère. Sa mère, étant orpheline, fuyait la ville natale où personne ne voulut secourir celle qui peut-être donnait la vie à un nouveau Christ. L'enfant naquit avant terme, précipité dans la Géhenne par un incendie qui avait embrasé l'usine où travaillait la pauvre fille. Le père du petit était pris par la Patrie. Il ne donnait plus signe de vie. Et la malheureuse ne savait s'il était tué ou s'il l'avait abandonnée en apprenant sa paternité. Elle ne l'accusait point et sa tendresse exaspérée s'adressait autant au mort qu'au vivant. Elle lui pardonnait même cet abandon sachant combien il souffrait d'être à la guerre, ses souffrances à elle lui paraissait anodines à côté de l'horreur vécu par l'aimé depuis trois ans. Ils s'étaient connus avant la guerre dans son pays où il était venu travailler. Lors de la mobilisation, après avoir beaucoup pleuré, ils se quittèrent en se promettant de s'écrire. Il n'avait pas osé lui demander le gage suprême de l'amour, la chasteté de la fillette lui imposait une certaine réserve. Mas un jour il vint en permission, et toutes les conventions humaines tombèrent devant le cri révolté de la nature violée par la guerre. Il repartit et fut blessé. On le transporta dans son pays d'origine. Il lui écrivit alors cette lettre, la dernière, qu'elle relisait toujours :

Ma chère Marie,

« Vous croyez peut-être que je vous ai oubliée, mais non, car ma pensée est toujours avec vous, surtout que votre cœur et vos amitiés me sont bien agréables. Peut-être vous n'avez pas compris les difficultés que j'ai eues, mais enfin, excusez-moi, car tout de même j'ai été un peu négligent envers vous, mais comme nous avions parlé le jour où je vous ai quittée, je suis toujours pour vous et je vous attends à bras ouverts. Je me suis aménagé un peu pour vous recevoir, j'ai loué un petit ménage, donc je me suis meublé un peu, rien que le nécessaire pour le moment et plus tard nous ferons autres choses, si vous voulez être bien aimable envers moi, donnez moi une réponse sur votre idée, et même si vous voulez venir auprès de moi et si vous n'avez pas d'argent pour faire votre voyage, je vous enverrai ce qu'il vous faudra bien que je ne sois pas riche, je trouverai assez pour vous être agréable. Recevez Mademoislle Marie de celui qui vous aime et qui pense à vous un doux baiser jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de nous réunir pour la vie. Je pense qu'il vous fait peine de quitter votre pays. »

Lorsqu'elle accoucha on lui avait dit à l'hôpital qu'elle pouvait abandonner son enfant. Toute sa jeune vie se cabra à cette ville natale où les gens étaient impitoyables aux filles-mères. Elle arriva à Paris où elle connaissait une payse qui lui donna hospipensée. Elle serra avec frénésie son petit et l'emporta loin de sa talité dans sa chambre de domestique au sixième et la consola en lui promettant de trouver pour elle une place de bonne. On mettrait l'enfant en nourrice tout près de Paris et on irait l'embrasser le dimanche. Seulement il fallait avoir de quoi payer d'avance le premier mois.

Elles s'en furent toutes deux à l'Assistance Publique. Dans la salle d'attente étaient alignées beaucoup de femmes en pleurs avec des enfants dans les bras. L'une d'elle dit : « On est très dur ici ».

La pauvrette sentit son courage l'abandonner et lorsque son tour vint elle demanda à son amie de l'accompagner. Une voix dure l'empêcha d'entrer :

— « Une à la fois ».

L'employée lui demanda brusquement sans lui donner le temps de se remettre :

— « Que venez-vous faire ici » Pourquoi avez-vous quitté votre pays. Les autres s'en vont faire leur couches au village, et vous, vous venez ici pour faire mourir votre enfant. »

Ces questions lui firent l'effet de balles en plein cœur. Elle ne retrouvait plus les mots pour expliquer qu'elle venait de-

(1) Voir les articles précédents, du 27 février, du 3 avril, du 1er mai.

mander une adresse de nourrice et une avance d'un mois. Plus morte que vive elle se mit à sangloter.

L'employée continua :

— « On ne peut rien pour vous ici. Je vois bien que vous voulez abandonner votre enfant. »

— « Non, je ne veux pas l'abandonner, s'écria la malheureuse en serrant le petit contre sa poitrine. »

— « Alors, rtournez chez vous. »

Que demandait la pauvre fille se fiant naïvement à l'enseigne de l'*Assistance* ». Une chose très simple, très humaine, une pension gratuite pour élever son enfant en attendant qu'elle soit en état de travailler.

L'*Assistance Publique* n'est-elle pas cette pension tout indiquée, et au lieu de rabrouer les mères pauvres et de mettre un collier infâme à leurs enfants ne devrait-elle pas comme son nom l'indique porter aux malheureux, grands et petits, un secours véritable. Ce n'est point là seulement mon humble avis. C'est aussi celui de plusieurs écrivains célèbres qui encouragèrent mon premier appel aux députés, publié il y a plus d'un an dans *Le Journal du Peuple*. Les noms de *J. H. Rosny aîné*, des frères *Margueritte*, de *Han Ryner*, d'Armand Charpentier, d'*Urbain Gohier*, de *Léon Frappié* et de notre camarade *Fanny Clar* et du souvenir aimé de *Jacques Fréhel* appuient ma requête.

Véra STARKOFF.

LES ENNEMIS DU PEUPLE

Il est un viel adage qui affirme que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. Il s'est vérifié maintes fois au cours des siècles. L'Histoire fourmille d'exemples qui prouvent clair comme le jour que les imbéciles peuvent faire impression sur les crétins et les dominer.

En l'an 18 du vingtième siècle, l'histoire prouvant ainsi qu'elle est un éternel recommencement, se renouvelle et s'aggrave. La folie est déchaînée. Ces brutes règnent en maîtres et se donnent comme règle d'imposer leurs conceptions par la force. Les peuples qui se plaisent à conserver les œillères que leurs pires ennemis leur ont accordées, se laissent gouverner sans mot dire. Le plus singulier est de constater qu'ils ne savent pas reconnaître leurs vrais amis et défenseurs, et qu'ils se jettent, pareils aux moutons poussés sous le couteau du boucher, dans les bras de leur détracteurs. Quelquefois même donnant toute la force à leur bêtise, ils combattent ceux qui veulent leur bien, et par leur inconscience finissent par les décourager. On se lasse à défendre des idiots qui vous tirent dans les jambes !

Pourtant il ne faut pas désespérer de l'humanité. Les découragements ne doivent être que passagers !

Le rôle de ceux qui, aidés des circonstances ont pu avoir une instruction élevée, doit être d'éduquer les autres, de chercher à les sortir de l'ornière. On y parvient. Plus le peuple est rétif plus on l'aime, pareil en cela, à la mère qui a des préférences pour l'enfant diable ou sans cesse malade, qui lui cause de multiples tourments.

Fatalement on arrive à de beaux résultats, et c'est une bien douce vie de contempler son œuvre.

Mais pour quelques décrassés combien se complaisent dans leur ignorance ? Combien se laissent tondre sans maugréer ?

Un bourgeois, un capitaliste qui se déclare réactionnaire, est logique et sincère. C'est dans l'ordre des choses, son rôle est de défendre ses intérêts de classe et sa caisse. Le notre est de le combattre, mais de bonne foi, nous ne pouvons pas ne pas reconnaitre qu'il a raison.

Un ouvrier, qui oubliant sesdevoirs, se place délibérément du côté de ses employeurs est un être méprisable, mûr pour toutes les tyrannies, toutes les réactions.

C'est contre ces derniers que nous menons la lutte, ce sont des traitres, des lâches, des imbéciles qui frappent dans le dos de leurs propres frères de misère, au profit de la caste qui ne songe qu'à s'engraisser d'eux.

La jaunisse est une maladie particulièrement répugnante. Ceux qui en sont atteints méritent un traitement radical, celui préconisé par notre ami Georges Pioch, pour Gustave Hervé, la fessée.

Les plus beaux types de jaunes, les Hervé, les Gohier méritent ce traitement aussi intégral qu'est leur bêtise actuelle.

Une fessée peut prendre pour d'aussi symboliques postères. figure de justice immanente. Mais laissons pour le moment ces pauvres d'esprit qui préfèrent les jouissances matérielles actuelles aux jouissances spirituelles d'antan.

Parmi la nouvelle éclosion de jaunes, nous tenons à mettre en première place, un petit crétin qui se figure jouer aux oracles, et qui suit dans le sentier du maboulisme le directeur de *L'Action Française*, Léon Daudet, comme un peau rouge suivait son chef sur le sentier de la mort. Ce loufoque se livre même donnant à notre comparaison une force sans pareille, à la danse du scalp autour de nombreux honnêtes citoyens, qui n'ont commis à ses yeux que le crime d'être restés libres dans une époque où l'indépendance n'est plus qu'un vain mot. Tous nos confrères de la *Vérité*, du *Populaire*, du *Journal du Peuple* sont traités journellement de vendus à l'Allemagne dans le prétendu journal du du soir de ce foutriquet.

Il me semble pourtant que s'il y a un vendu...

Car le sieur dont jeparleprétend être un ancien démocrate. Il fut en effet plusieurs fois candidat aux élections législatives et autres. A la dernière, au mois de mai 1914, il fut même soutenu par le *Bonnet Rouge*, sur lequel il déverse maintenant, prouvant ainsi son bon goût, le trop plein de ses bons dîners ou de ses beuveries. Il prétend avoir été dreyfusard, mais ne songe maintenant qu'à ternir la vérité dont ces derniers étaient les plus ardents défenseurs. Il s'entoure de jaunes de la classe ouvrière et du socialisme pour faire illusion sur le peuple, qui, nous l'avons vu tout à l'heure ne sait pas toujours distinguer le bon grain de l'ivraie, et ne comprend pas toujours ses propres intérêts.

Contre ces traitres il convient de réagir, de mettre leur basse conduite en lumière. Ces prétendus républicains qui font le jeu de la réaction doivent être démasqués. Le peuple doit connaitre ses ennemis.

Le nom de celui dont pe viens de parler est Charles Vaucerne, son journal est la *Voix Nationale*. Inutile d'ajouter n'est-ce pas que la réclame que je lui fais est entièrement gratuite !

Fernand MORELLE.

Acheter vos Livres à la Librairie

DE LA

VOIX DES FEMMES

C'est soutenir le Journal

Libres Propos de Marianne

LES TYPOTES

En leur dernière assemblée générale, les typographes s'étaient accordés pour réclamer une augmentation de salaires qui soit correspondante à l'augmentation des vivres.

C'est juste. Et je souhaite que la corporation si intéressante des Travailleurs du Livre obtienne gain de cause au plus vite.

Mais ce que je veux noter, d'une façon plus particulière, c'est la présence à cette assemblée de quelques typotes, c'est-à-dire de femmes typographes-linotypistes.

Celles-là donc venaient, d'accord avec leurs confrères typos, proclamer l'insuffisance de leur salaire.

J'ai trouvé cela très bien et j'ai regretté seulement qu'elles ne soient pas plus nombreuses. Car dans les imprimeries les femmes en certain nombre travaillent à salaire égal des hommes.

C'est un signe des temps.

Nous n'en sommes plus à l'époque d'avant-guerre où tant de typographes s'élevaient contre l'intrusion de la femme dans l'imprimerie.

Ce n'était pas exclusivement chez la plupart de ces typos un bon mouvement de raison et de sentiment mais plutôt une question d'intérêt étroit.

Il serait en effet ridicule, aujourd'hui plus que jamais, de s'obstiner de prétendre empêcher la femme de gagner honnêtement sa vie par son travail dans l'industrie du Livre, quand on admet qu'elle trime dans les usines de fabrication d'engins de guerre ou comme *femmes de peine* au Métro et sur d'autres véhicules plus dangereux à leur santé et plus périlleux pour elles.

Il faudra revenir ici même sur cette importante question qui fera certainement l'objet d'un article intéressant de mon ami Georges Yvetot.

L'EXODE

..... CENSURE .....

..... CENSURE .....

MARIANNE.

La Presse

Quelques journalistes professionnels s'agitent pour « sauvegarder les droits et la dignité de la presse française » et pour « augmenter devant l'opinion publique le prestige de la profession en établissant les règles de l'honneur, etc. ». Il faut avouer que le besoin s'en faisait sentir. Quand la quille fait eau de toutes parts, les rats quittent le navire. Ou, du moins, l'essayent... Mais ceux qui se groupent ainsi pour cette besogne de sauvetage, (je parle des journalistes), font eux-mêmes le départ entre les éléments purs et les éléments impurs de leur profession et, s'attribuant l'honorabilité, se drapent dans une attitude qui rappelle celle du pharisien vis-à-vis du publicain. Ils se montrent avisés en commençant par se décerner des satisfécits, parce que s'ils les attendaient du peuple ou même de leurs lecteurs, ils pourraient les attendre trop longtemps.

Les journalistes professionnels sont assez semblables à d'autres « professionnelles » qui affectent toujours de donner à leurs trafics horizontaux l'excuse de l'irrésistible passion, ou tout au moins le vernis du sentiment, ce qui leur permet de le prendre de très haut avec les simplettes qui ignorent ces savonnettes à vilains.

La ploutocratie est la mère de toutes les prostitutions. La presse contemporaine universelle est le plus joli fleuron du régime capitaliste, qui s'effondre en provoquant le plus grand malheur de tous les temps. L'argent est le despote, et la société écrasée en fournit elle-même la démonstration par le saisissant symbole d'un banquier « directeur du moral » !

Née de ce régime et constituée de son essence même, la presse ne peut être que ce qu'elle est, et le sera jusqu'au bout. Ils se seront soutenus mutuellement et tomberont ensemble comme l'arbre et son tuteur, également pourris, et sans qu'on puisse dire lequel entraîne l'autre.

La presse, telle qu'elle est constituée, salit et déshonore tous ceux dont elle se sert. Tout écrivain qui pénètre en ce mauvais lieu y flétrit aussitôt la pureté de ses enthousiasmes. Toute notion de morale absolue s'éteint. N'est-il pas singulier, par exemple, alors que nul être ne serait assez déchu pour avouer qu'il vit de son corps, qu'on en voie tant qui tirent vanité de vivre de leur pensée ; cependant qu'en un cas comme dans l'autre il s'agit de prostitution ?

Les plus notoires ont perdu toute vergogne à ce point que l'on a vu, durant la guerre, des journalistes académiciens se faire de la copie rétribuée de l'exploitation des sentiments qu'ils disaient les plus élevés, et même de la publication des lettres de nos enfants tués ! Ces hommes sont pervertis par le journalisme moderne à ce point de ne pas sentir la profondeur de leur déchéance morale !

Il n'est pas possible que la société de demain continue à errer dans cette sentine de pestilence ; mais il faudra une grande résipiscence pour donner à l'humanité déçue une foi nouvelle dans l'expression de l'Idée, et refaire quelque autorité à ses truchemans. Il y faut des apôtres. Un apôtre, ça ne passe pas à la caisse. Le journalisme de l'avenir sera désintéressé ou il ne sera pas. Que les jouisseurs compromis cèdent la place. Ils ont assez trafiqué de leurs restes flétris, infectés et vénaux...

Tous ces grands corrompus corrupteurs ne savent pas ce qui les attend. Est-ce qu'ils s'imaginent qu'ils vont pouvoir continuer, et d'oiseaux de nuit devenir oiseaux de grand jour ? Non. Les oiseaux funèbres sont cloués à la porte des granges où l'on bat le grain...

Ils nous considèrent avec mépris du haut de leurs grands tirages, nous les sincères pauvres ! Nous nous foutons de leurs grands tirages ! Quand même je serais seul, si je suis avec la vérité et la vie, c'est moi qui suis le fort. La vérité et un seul font une majorité écrasante. Etquand même ils seraient juchés sur une montagne encore plus haute de leurs feuilles livrées, ce sont eux les faibles, — faibles à faire pitié ! — s'ils sont avec le mensonge et la mort !

***

Par un matin de novembre, je traversais la terrasse de Versailles. Il avait gelé fort la nuit et le ciel blanchissant demeurait d'une immarcessible pureté. L'automne ayant été jusque-là d'une douceur anormale, les dernières fleurs de l'année étaient restées en terre et l'été de la Saint-Martin les avaient comme ranimées et revêtues d'une parure suprême, plus somptueuse et plus mélancolique. Le dahlia, qui régnait en maître sur ces massifs festonnés, avait révélé en ce répit prolongé, des velléités arborescentes, et prodiguait en cent variétés les mille nuances de ses pommeaux tuyautés.

M'arrêtant un instant à contempler ces splendeurs végétales, ja disais : Tout ceci qui donne encore l'apparence de la vie, est mort ! Les dames et les seigneurs d'autrefois venaient ici-même *poudrés à frimas* ; mais ces fleurs encore éclatantes aux rayons de l'aube, le sont en réalité. Leurs sucs aqueux sont figés dans l'immobilité, et la glace interne a fait éclater leurs cellules. Elles sont mortes, et pourtant leurs théories variées conservent encore un instant leur même aspect d'apparat ! Tels on voyait, au moyen âge, des chevaliers restés en selle, debouts sur leur palefroi, et dont l'armure ne contenait plus qu'un cadavre !

Le tantôt du même jour, je repassai sur la terrasse. Les branchages étaient flétris et les feuillages et les fleurs pendaient lamentablement. Les couleurs les plus éclatantes étaient ternies, et tout ce pauvre monde végétal s'uniformisait d'un ton neutre, le ton *passé*, le ton de l'humus où penchaient à jamais les tiges jadis les plus altières. Le soleil de midi en dégelant toute cette fausse vie, lui avait donné sa destination vraie et définitive, la mort !

Ainsi fera de la presse de mensonge le soleil de la liberté !

ERMENONVILLE.

On doit lire

TOUS LES JOURS

LE JOURNAL DU PEUPLE

TOUTES LES SEMAINES

LES HOMMES DU JOUR

Les Idées et les Livres

André Godin (Sa vie et son œuvre), par Berthe DE NYSE
(Editions du *Carnet Critique*.)

Mme Berthe de Nyse a recueilli avec une toute filiale piété les pages inédites du pauvre André Godin. Ceux qui connurent le rédacteur en chef de cette *Flora*, dont le directeur lui-même a péri aux milieu des batailles, liront avec un vif plaisir les vers châtiés et les proses savantes de notre cher disparu.

Esthéticien et penseur, André Godin, dont les amis cultivent le souvenir, rêvait un art difficile, prestigieux, immatériel. Il a enregistré, en quelques brefs écrits, ses tendances esthétiques et ses principes littéraires. Il usait de préférence d'un style impressionniste et suivait le rythme interne des prosodies orientales. On lui doit des pages précieuses et clairvoyantes sur la prose poétique, son ordonnance et sa structure.

En tant qu'artiste, André Godin m'intéresse surtout en sa qualité de prosateur. Ses poèmes en vers, d'un classicisme douteux, manquent d'autorité autant que de souplesse. Mais ses trop rares essais poétiques écrits en prose me remplissent de ravissement. La « Sonatine en fa » et « L'Ode à la Terre », que cite Mme de Nyse, sont des morceaux instrumentés avec art et vigueur.

Technicien avisé et analyste du Verbe, André Godin prétendait escompter une synthèse des styles littéraires à travers les siècles. Que n'a-t-il eu le loisir de mettre en œuvre ce projet ! Les jeunes écrivains et les poètes de l'avenir eussent pu en tirer le plus grand profit. La guerre a fauché bêtement cette vie belle et riche, non sans lui arracher toutefois un cri d'humaine révolte. Entré de plain-pied dans l'immense tourmente, André Godin oublie ou semble oublier sa forte érudition. Devant le spectacle des sanglants combats, lui-même acteur engagé dans l'action, pour clamer la souffrance des hommes qui s'assassinent, pour crier la détresse d'une vie préhistorique, il trouva des mots tranchants qui tombent comme des rocs. Le « Golgotha », « Sur la Plaine », « L'attaque », voilà des pages immortelles « d'une angoissante brutalité », dont Mme Berthe de Nyse dira si justement qu'elles nous « secouent du grand frissonnement de la pitié ».

Nulle *littérature* dans ces récits violents. Mais un dynamisme direct et une langue qui suit la trame du sujet. Je mets ces trois fragments où palpite la douleur sous les yeux de ces incorrigibles éditeurs qui s'efforcent de créer dans le *Mercure de France* une esthétique de guerre.

Moins romantique que Henri aBrbusse, dégagé de cet Idéalisme social qui fait du *Feu* une œuvre religieuse et justifie presque la guerre, en tant que ferment révolutionnaire, André Godin offre de la réalité tangible une vision plus nette, plus cruelle, plus immédiate. Et c'est à ce moment précis qu'intervient la censure.

Car il est permis dans cette République d'émettre des doutes sur l'omniscience de M. Clemenceau. de prétendre que Wagner a plus de talent que Saint-Saëns et de se déclarer en faveur de Caillaux. Mais il n'est pas permis de dire que souffrent les combattants. Il y a des sujets qui passent pour subversifs. Gardons-nous donc de les effleurer. La consigne du silence doit rester inviolable. Qu'il me soit permis de m'étonner cependant qu'il se trouve encore en la terre française des « consciences pourries » qui mutilent la Pensée de ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie.

***

Construire, par PROBUS (Georges Crès, éditeur).

Un essai de Réforme Constitutionnelle tout ce qu'il y a de plus sage dû à la plume d'un bon démocrate et d'un sincère progressiste. Programme : acheminement vers des formes gouvernementales plus parfaites et mieux appropriées aux conditions de la vie moderne. Une méconnaissance totale, voulue ou non, du facteur psychologique. Une tentative vaine d'endiguer par voie de réformes opérées dans la limite des institutions existantes, la « marée qui monte ». Probus est sans doute un excellent ajusteur. Mais c'est un architecte qu'il nous faut ! Dans « un monde bâti sur la violence » (et sur l'injustice), il sera vain bientôt de procéder à de sommaires remaniements. Qunad l'édifice pèche par la base, il ne sert à rien d'en réparer la toiture.

WALDEMAR GEORGE.

MARIE BONNEFOY

(*Suite*)

V

La bourgeoisie s'était en effet trop avancée dans la révolution et avait causé trop de mal à la royauté de droit divin pour accepter, sans danger pour elle, le rétablissement de la monarchie. Et la tendance populaire à l'appropriation pure et simple des biens de l'Eglise et des nobles, s'accusant toujours davantage, allait trop à l'encontre des desseins de la bourgeoisie, qui finalement eût été submergée, pour qu'elle ne fit appel, en dernier ressort, à celui des généraux de la révolution le plus capable de mettre fin aux « excès de la canaille » et rétablir l'ordre. Et l'ordre, pour la bourgeoisie, c'était le respect de *ses* richesses et la reconnaissance officielle de ses prérogatives.

Et ce fut l'Epopée napoléonnienne, par laquelle on fit oublier au peuple français la perte de ses droits et de ses libertés en l'éblouissant d'une gloire militaire sans précédent, jusque là ; qui coûta tant de sang à l'humanité et exaspéra en les peuples des ressentiments qui subsistent encore.

Mais vint août 1815... La bataille de Waterloo fit un sort sans appel au saboteur de la révolution, qui régnait en fait depuis 1799 par la corruption, la terreur et le brigandage, et qui s'en alla vers un définitif exil.

La France, saignée jusqu'à l'anémie et désabusée d'un règne de sang et de boue, n'était pas au terme de ses malheurs. Après les heures rouges de l'empire elle allait connaître les heures noires de la Restauration monarchique, qu'apportaient dans leurs fourgons les armées de la Sainte-Alliance. Toute la racaille de Coblentz allait bruyamment déferler, et les rares hommes qui rêvaient encore de justice pour le peuple dûrent à nouveau se terrer car s'ils n'avaient plus à redouter la vindicte de Napoléon, le jésuite triomphant et le mouchard bourbonnien étaient partout. — sans miséricorde envers quiconque ne témoignait point d'une suffisante admiration pour le goupillon qui tenait lieu de spectre à Louis XVIII.

Les grands conflits qui ensanglantaient l'Europe depuis 1792 — et où les sentiments qui animaient les armées de la première République avaient sombré dans le militarisme effréné de l'Ogre de Corse — s'achevaient par le triomphe de l'Angleterre, maîtresse incontestée des mers et des plus riches colonies du monde.

Les Anglais avaient sur leurs alliés, épuisés eux aussi par plus de vingt ans de guerre, et sur le peuple français, exangu et pantelant sous le joug d'un gouvernement assoiffé de vengeance, l'avantage d'une organisation économique défiant, pour l'époque, toute concurrence. Et cette supériorité d'organisation, s'ajoutant à une longue expérience de la colonisation et des grands trafics commerciaux, ouvraient devant eux un avenir d'enrichissement qu'en gens pratiques ils allaient aussitôt mettre en valeur.

Mettant habilement à profit l'avance qu'elle détenait, l'Angleterre poursuivit son développement économique avec un outillage sans cesse amélioré et accru. et, inaugurant ce féodalisme industriel qui devait peu à peu gagner les principales nations européennes et l'Amérique du nord, pour se procurer la main-d'œuvre nécessaire, aucun moyen nefut négligé, depuis les plus séduisants jusqu'aux plus violents, et c'est tantôt jour l'appât de hauts salaires, tantôt après être affamés et chassés de leurs terres communales que les paysans étaient acheminés vers les centres d'extraction, de fabrication, de construction et de manutention.

Produire en quantité énormes, trafiquer sur une échelle toujour plus vaste(ne jamais perdre l'avance qu'elle détenait sur les autres peuples, constituaient pour la haute société anglaise non seulement le plus sûr moyen de récupérer ses pertes subies durant les guerres napoléonniennes, mais encore, tout en accumulant d'immenses richesses, d'imposer à tous, longtemps, ses desseins impérialistes.

Mais cette suzeraineté politico-économique ne pouvait se perpétuer. Il n'est pas plus dans la nature d'un individu que d'un peuple de se figer indéfiniment en d'obscurs pratiques et les observer avec amour. Ils arrivent d'autant mieux, tôt ou tard à s'en libérer, qu'elles s'opposent au bien-être dont ils sentent naturellement le besoin. Un temps devait donc immanquablement venir où l'état de dépendance sous lequel l'Angleterre tenait l'Europe irait s'affaiblissant, par l'exemple même de sa propre activité, qui devait inspirer et stimuler les principales nations tributaires.

La France, au grand étonnement de ses ennemis,. se releva assez tôt de ses désastres pour rester la deuxième nation européenne. Elle eût même pu, si d'honnêtes et judicieux dirigeants lui en eûssent facilité la besogne, bénéficier plus rapidement des progrès techniques et des rendements industriels réalisés par l'Angleterre, et améliorer grandement la condition du peuple. Etant donné sa situation géographique, son climat, ses possibilités agricoles, les richesses de son sous-sol et son génie, rien ne lui manquait pour, d'abord se suffire à elle-même dans une

large mesure. subséquemment échanger pacifiquement avec les autres peuples. Elle eût d'autant mieux pu créer chez elle et autour d'elle plus de bien-être et de lumière, qu'aux révolutionnaires de la politique qui avaient, de 1789 à 1793, si profondément remué le monde, étaient venus s'ajouter, à partir de 1830, toute une pléïade de savants, de lettrés et d'artistes qui contribuaient à la faire admirer au dehors.

Mais si la haute société française avait le même amour de l'argent et le même sens des affaires que sa voisine d'outre-Manche, elle partageait aussi son mépris de la classe ouvrière et paysanne et combattait avec la même fureur les idées émancipatrices. Avide d'autorité et pressée de jouir, elle avait adopté. dès l'avènement de Napoléon Ier, l'esprit de conservatisme et de routine de l'ancien régime. Par le système des longues journées de travail. de bas salaires et de longues périodes de chômage, le peuple fut à nouveau en proie à un affreux paupérisme. Les perfectionnements dans l'outillage industriel et agricole ne furent introduits qu'avec lenteur et parcimonie. Et un long temps précieux fut ainsi perdu dont eûssent pourtant bénéficiés banquiers et patrons, autant que les ouvriers.

Le peuple laborieux de 1830 et de 1848, qui avait accompli le miracle de faire revivre la France enendurant patiemment de longues années de dure misère, méritait mieux que de voir ses légitimes aspirations foulées aux pieds de réacteurs et des cléricaux. S'il eût recueilli de tant de souffrances un peu plus de pain, un peu plus d'instruction et quelques loisirs, il n'eût certainement jamais permis à un Bonaparte de rétablir l'empire et ressusciter cette politique d'hégémonie qui devait fatalement nous conduire à de nouveaux désastres et à de nouveaux ressentiments.

— Mais si possédants et dirigeants, — conclut l'institutrice en — haine de la révolution, se sont toujours efforcés, le long du XIXe siècle, à favoriser les principes qui régissent les vieilles sociétés, c'est qu'ils n'ignorent point que si l'œuvre de la révolution a été timidement économique, elle a par contre allumé en les cœurs une flamme que rien n'éteindra désormais. Et ce qui le prouve parfaitement, c'est qu'aucune mesure de coërcition, la misère, la prison, la déportation, la fusillade, n'ont pu extirper du cœur des peuples ce besoin de libération qu'ils éprouvent et qui les hante toujours plus. Certes, les ploutocrates modernes, dans le but de durer quelques temps encore, ont pu, en mettant tout en œuvre, déclancher la plus formidable guerre, les principes sur lesquels ils ont étayé leur puissance, n'en sont pas moins irrémédiablement atteints. Car de même qu'il parait inconcevable que la terre arrêtât un temps pour tourner ensuite en sens inverse, il ne serait pas naturel. parce que l'histoire ne mentionne aucun précédent de ce genre, que les peuples retournassent à l'âge de la pierre. Ils commettent des erreurs ; ils laissent passer des occasions d'améliorer leur condition ; parfois ils imposent inconsciemment des temps d'arrêt à leur évolution, — mais quand ils reprennent leur marche c'est toujours pour détruire quelques obstacles et avencer de quelques pas.

A. SARTORIS.

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes *lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...*

Nous en sommes à notre vingt-neuvième numéro : c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

*La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté ; enfin sa mise à l'*index *par les Autorités.*

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front. Tout cela est normal.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant :

Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité : nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés !

Envoyez-nous de l'argent ! !

Bon courage et Merci ! !

LA VOIX DES FEMMES

La Directrice-Gérante : COLETTE REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris